

ESQUISSES DE MŒURS

UN MONOMANE

Audaces fortuna jurat.

IV

—Il faudrait que ce fût à la soirée chez madame Poliquin. Je me rappelle maintenant avoir vu l'enfant en conversation avec ce jeune homme.

—Ah ! voilà l'affaire.

—Mais tu connais la réserve, la sagesse d'Eugénie. Il n'est pas possible qu'elle se soit écartée... que dis-je, le moindre soupçon à cet égard serait un crime pour nous.

—Cependant... mais il faut que j'en ai le cœur net. Où est-elle la petite ?

—Elle est sortie ; mais laissez-moi le soin.

Dans ces petites affaires de sentiments, un homme de votre caractère y met trop de brusquerie. Il faut la main délicate de la femme, de la mère surtout, pour toucher au voile qui couvre les replis les plus secrets de ces jeunes et tendres cœurs.

—Je te l'ai déjà dit, Eulalie, qu'on ne gagne rien à courir ces veillées.

—Comme si cela nous arrivait bien souvent. Et puis, c'est si amusant de les passer toutes, ces soirées, avec vous, avec toutes vos bimbottes qui sentent le rance et la moisissure.

—Encore une fois, madame, ne blasphémez pas contre les saintes reliques du passé. Mais j'en reviens toujours à cette demande en mariage.

—J'avoue que le procédé est un peu inusité ; mais enfin il n'est pas criminel. Oh ! non.

—De sorte que vous l'excusez ? J'aurais voulu voir comment, avec une pareille audace, j'aurais été accueilli par feu votre père. Ce n'était pourtant pas tout à fait Notre St-Père le Pape, que le papa.

—Monsieur, je vous en prie, laissez en paix les morts dans leur tombe. Dieu merci, mon père a toujours été d'une parfaite intégrité dans toutes ses transactions. Je n'en saurais dire autant de certains personnages qui, aujourd'hui, portent la tête haute et cherchent à éclabousser les autres qui valent mieux qu'eux.

M. Millard se mordit les lèvres ; la leçon était rude et bien appliquée, car tous les antécédents du bonhomme n'avaient pas été d'une grande pureté. Madame Millard était impitoyable lorsqu'il s'agissait de défendre la réputation des autres. On n'en pourrait dire autant de toutes les femmes, peut-être.

V

Madame Millard ne se dissimulait pas qu'elle venait d'assumer une grande responsabilité. Comment aborder avec sa fille un sujet aussi délicat ?

Eugénie était comme la poétique sensitive que le moindre attouchement peut flétrir, et qui se replie sur elle-même comme par un sentiment de pudeur effarouchée. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la jeune fille était d'une inaltérable gaîté, parfois même un peu pétulante ; mais elle avait déjà la sagesse d'une femme épurée au creuset de la vertu. A l'école de sa mère, elle avait puisé tous

ces principes de religion bien comprise, de morale bien sentie qui éloignent à jamais des mauvais sentiers de la vie.

Quant au père Millard, il n'avait jamais songé qu'à chérir, qu'à dorloter sa Ninie, comme il l'appelait, se reposant pour tout le reste sur les sollicitudes et les soins de sa femme. L'éducation des filles, disait-il, doit être laissée exclusivement à la mère digne de l'être et qui est pénétrée de ses devoirs.

La question que devait aborder Mme Millard était délicate. Elle se rappelait avoir vu sa fille avec un jeune homme durant la soirée chez Mme Poliquin. Ce devait être Maurice. Mais qu'Eugénie eût assez parlé pour autoriser Maurice à agir aussi brusquement, et disons contre toutes les convenances voulues en pareil cas, c'était inadmissible. Madame Millard connaissait trop bien la pudeur et l'excessive retenue de sa fille pour entretenir le moindre soupçon à cet égard.

Cependant, il n'était pas impossible que Maurice eût pu jeter un premier germe d'amour dans

fait avec toute la circonspection possible, mais de manière cependant à éclairer la situation.

La difficulté était d'amener le sujet sur le tapis sans effaroucher la jeune fille. Mais les mères ont le secret de ces petit s escarmouches.

—Il faut pourtant, dit Mme Millard, que nous allions voir Mme Poliquin pour la féliciter et la remercier en même temps de la belle soirée qu'elle nous a fait passer.

—N'est-ce pas, petite mère, que c'était ravissant ?

—Tu t'es bien amusée ?

—Admirablement.

—La réunion n'était pas nombreuse, mais elle était bien choisie. C'est dans ces petites veillées de famille que l'on s'amuse, sans crainte pour sa conscience, parce que tout s'y passe dans les bornes de la plus stricte décence. J'ai remarqué chez les jeunes messieurs cette délicieuse réserve qui est la marque des cœurs nobles, des âmes élevées. Tu es encore jeune, mon Eugénie ; peut-être n'as-tu pas remarqué comme moi cette

nuance de fine et respectueuse courtoisie !

Eugénie ne parla pas.

—Je t'ai vue, ajouta Mme Millard, converser à plusieurs reprises avec un de ces jeunes messieurs qu'on me rappelle mais dont je ne me rappelle plus le nom.

—M. Maurice C, n'est-ce pas ?

—En effet, je me rappelle maintenant. S'il ne déroge pas, il fera honorablement son chemin dans le monde. J'ai connu sa famille autrefois.

Mme Millard regarda sa fille à la dérobée ; elle vit une légère rougeur colorer ses joues. Était-ce un indice ; il était bien vague, en tout cas.

—Les jeunes gens de mon temps, reprit Mme Millard, et je crois qu'il en est encore ainsi, se piquaient d'une excessive galanterie avec les dames ; mais ils exagéraient souvent. Il faut que la galanterie ne dépasse pas certaines limites, autrement elle devient de la fadeur et importune. Une jeune fille sérieuse goûte fort peu les élocutions de ces admirateurs outrés, emphatiques. Un jeune homme qui voudra plaire sera très simple dans ses manières, très sobre dans ses discours.

Eugénie se dit que Maurice pouvait être un de ces privilégiés modèles.

—Ce jeune Maurice, avec qui tu as causé, me paraît être d'une grande réserve et d'une exquise délicatesse ; il tient de son père.

—C'est réellement un charmant garçon, ajouta Eugénie, se détournant pour cacher son trouble. Il s'exprime si bien !

—Te crois-tu capable d'en juger, ma fille ?

—Oui, d'après ce que vous venez de me dire. Et puis, il a des connaissances sur tout...

—Vous avez donc parlé un peu sur tous les sujets. Vous avez eu bien peu de temps, pourtant. Vous n'avez qu'effleuré alors ?

—Vous avez l'air de railler, chère mère ; mais...

—Je ne raille pas, mon enfant ; au contraire, j'applaudis, si toutefois tu es sérieuse.

—Très sérieuse, maman ; mais laissons cela. Quand irons-nous chez Mme Poliquin ? Adèle m'a écrit qu'elle avait un grand secret à me confier.

—Ah ! vous voilà dans les secrets. Pourvu que ce soit des secrets permis.

—Ma mère, pouvez-vous croire ?...



Les deux amies : Eugénie et Adèle

ce jeune cœur si tendre et si impressionnable. Ces choses intimes là, ce sont les parents qui les savent les derniers.

Il n'était pas impossible, non plus, que les jeunes gens se fussent rencontrés ailleurs que chez Mme Poliquin. Eugénie sortait quelques fois sans sa mère pour aller voir quelques amies intimes. Si courtes que puissent être les entrevues, elles ont quelques fois de sérieuses conséquences. Il faut si peu de temps pour qu'une étincelle jaillisse et qu'elle allume un vaste incendie.

En tout cas, Mme Millard se promit de ne pas faire la moindre allusion aux propositions que Maurice avait hasardées en présence de M. Millard. Ce pouvait être dangereux, dans la supposition que la jeune fille et Maurice se fussent donné des espérances. Tout devait donc se borner pour Mme Millard à un simple interrogatoire,